



Aide à la prédication  
Dimanche 1<sup>er</sup> avril 2018  
Pâques  
1 Samuel 2, 1-8

Jean-Mathieu Thallinger  
Mulhouse

**Le cantique d'Anne, une prière pour ceux qui n'ont plus que la prière**

A l'occasion d'une veillée de Carême cette semaine, l'un des participants formula une intention de prière ainsi : « nous prions pour ceux qui n'ont plus que la prière ».

Anne, la mère du prophète Samuel, aurait pu être concernée par ces mots. Le livre de Samuel commence ainsi : « Elkana avait deux femmes, dont l'une s'appelait Anne, et l'autre Peninna ; Peninna avait des enfants, mais Anne n'en avait point ». Le scénario dramatique est posé, selon un schéma commun dans les récits bibliques.

Avec Saraï/Sarah, l'épouse d'Abraham, avec Rachel l'épouse de Jacob, Anne sera la victime impuissante d'un triple malheur : la souffrance personnelle de ne pouvoir avoir d'enfants peut-être, l'opprobre sociale de la stérilité, et l'humiliation de partager leur mari avec une autre femme qui elle sera féconde et leur assurera une descendance : Agar donnera Ismaël à Abraham, Léa donnera Ruben, Siméon, Lévi et Juda à Jacob, Peninna avait donné également des fils et des filles à Elkana. Dans les trois cas, les femmes stériles seront pourtant dites être les préférées de leur mari. Mais à chaque fois, cela leur fera « une belle jambe », et les paroles d'amour du mari ne suffiront à restaurer leur estime d'elle-même (ainsi Elkana dira à Anne « Pourquoi ton cœur est-il attristé ? Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ? »).

Chacune aura aussi à souffrir de jalousie vis-à-vis de leur « concurrente » qui avait pu combler leur conjoint d'une descendance. Ainsi, en Genèse 30 lorsque Rachel vit qu'elle ne donnait pas d'enfants à Jacob, elle dit à Jacob :

«Donne-moi des enfants ou je meurs!». De la même façon, en 1 Samuel 1, 6-7 : « Sa rivale lui prodiguait les mortifications, pour la porter à s'irriter de ce que l'Éternel l'avait rendue stérile. Et toutes les années il en était ainsi. Chaque fois qu'Anne montait à la maison de l'Éternel, Peninna la mortifiait de la même manière. Alors elle pleurait et ne mangeait point ». L'insupportation entre rivales s'exprimera aussi violemment chez Sarah : « Saraï dit à Abram : L'outrage qui m'est fait retombe sur toi. J'ai mis ma servante dans ton sein ; et, quand elle a vu qu'elle était enceinte, elle m'a regardée avec mépris. Que l'Éternel soit juge entre moi et toi ! ... Alors Saraï la maltraita ; et Agar s'enfuit loin d'elle ».

Trois couples de femmes mises en concurrence de fécondité, trois impossibilités chez celles qui étaient pourtant les favorites de leur mari, et par trois fois il sera dit que la cause de la stérilité, relevait de la volonté de Dieu :

- « Saraï dit à Abram : Voici, l'Éternel m'a rendue stérile »
- Jacob dira à Rachel : « Suis-je à la place de Dieu, qui t'empêche d'avoir des enfants ? »
- Le texte de Samuel dira : « Anne, que l'Éternel avait rendue stérile »

*Ces trois femmes n'avaient plus que leur prière pour pleurer.*

Et, vous ne le croirez pas, mais par trois fois, il est dit que leur prière sera entendue, par la volonté du même qui fut dit la cause de leur stérilité :

- « Dieu dit à Abraham : Tu ne donneras plus à Saraï, ta femme, le nom de Saraï; mais son nom sera Sara. Je la bénirai, et je te donnerai d'elle un fils » (Genèse 17, 15-16)
- « Dieu se souvint de Rachel, il l'exauça et la rendit féconde » (Genèse 30, 22)
- « Elkana connut Anne, sa femme, et l'Éternel se souvint d'elle » (1 Samuel 1, 19)

## **Dans la vraie vie**

C'est merveilleux tout cela, mais, sérieusement, vous y croyez, vous ? C'est raisonnablement totalement impossible, de la religiosité de bonne femme, des contes de fées pour enfants. Dans la vraie vie, cela ne se passe pas ainsi.

Dans la vraie vie il serait impossible qu'une femme stérile enfantât non ? (quoique les possibilités de l'ingénierie médicale se soient sérieusement diversifiées depuis les époques de la rédaction des récits des vies de Sarah, Rachel et Anne. Mais l'anthropologie de ces temps ne pourra pas être simplement transposée dans le nôtre sauf à considérer la polygynie comme une hypothèse envisageable et je crois que l'enjeu essentiel de ces récits n'est pas du tout là mais dans ce que nous essaierons de formuler plus bas).

Dans la vraie vie il serait tout aussi évidemment impossible qu'un obscur crucifié ne sombre ailleurs que dans l'oubli non ?

Dans la vraie vie les puissants écrasent les faibles, les sans-voix se taisent, les riches deviennent toujours plus riches et transmettent leurs richesses à leurs enfants qui iront les cacher dans des paradis fiscaux, non ?

### **Rien n'est impossible à Dieu ?**

Le cantique d'Anne, a depuis longtemps été reconnu comme ayant inspiré le cantique d'une autre femme, qui elle aussi connaîtra la grâce d'une naissance inouïe : le Magnificat de Marie, la vierge fiancée de Joseph et enceinte par la grâce de l'ombre de l'esprit.

La correspondance entre les deux récits se manifeste par cette vie qui naît là où elle n'aurait pas pu naître mais plus encore par la destinée de ces enfants nés par la volonté de Dieu. Ainsi la naissance de l'enfant de Marie sera précédée par la naissance d'un autre enfant, celui d'Elisabeth, femme stérile elle aussi ! Comme Sarah, comme Rachel, comme Anne... : *Luc 1, 36-37 « Et voici que Elisabeth, ta parente, est elle aussi enceinte d'un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile, car rien n'est impossible à Dieu. »*

Plus fort encore comme correspondance entre les événements : l'enfant d'Anne, Samuel, aura pour vocation, d'introduire David comme roi-Messie, en l'oignant, comme l'enfant d'Elisabeth, Jean-Baptiste aura pour mission d'introduire Jésus, descendant de David, en le baptisant, comme nouvel oint de Dieu, nouveau roi-Messie.

La structure des deux chants a aussi été comparée et nombre de correspondances y ont été constatées.

Enfin, ces deux cantiques, celui d'Anne et celui de Marie, disent la même prière au Dieu à qui rien n'est impossible. Je mettrai simplement deux versets en regard, on pourra trouver des analyses synoptiques plus complètes des deux cantiques aisément sur ce site et ailleurs sur internet : *1 Samuel 2, 2 : Ne parlez plus avec tant de hauteur ; Que l'arrogance ne sorte plus de votre bouche*

*Luc 1, 51 : Il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses.*

*1 Samuel 2, 8 : De la poussière il retire le pauvre, Du fumier il relève l'indigent, Pour les faire asseoir avec les grands. Et il leur donne en partage un trône de gloire*

*Luc 1, 52 Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles. Il a comblé de biens les affamés, et renvoyé les riches les mains vides.*

Une même prière à Dieu l'invitant à installer dans le moteur de ce monde un carnaval permanent, qui renverse les positions économiques et sociales, qui corrige les injustices, qui est force pour les faibles et faiblesse pour les forts.

On trouvera néanmoins une nuance entre les deux textes, avec une accentuation nette de l'omnipotence de Dieu dans le cantique d'Anne :

*1 Samuel 2, 3 : « L'Éternel est un Dieu qui sait tout, Et par lui sont pesées toutes les actions »*

*Et 1 Samuel 2, 6 : « L'Éternel fait mourir et fait vivre. Il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter ».*

Cette omnipotence pourra nous heurter, nous choquer même : nous n'oserions plus aujourd'hui employer ces propos formulation dans une cérémonie de funérailles : « L'Éternel fait mourir et fait vivre ». Nous avons absous Dieu de toute responsabilité dans la question du mal. Nous le situons parmi les théologies de l'ancien testament sublimées par le nouveau. La Loi pesante devenue le chemin de l'évangile, la théologie du mérite faisant place à un Dieu qui justifie par pure grâce, le Dieu au masque redoutable se dévoilant comme Dieu d'amour. Nous ne mangeons plus de ce pain-là. Nous n'annonçons plus dans les faire-part de décès « il a plu à Dieu de rappeler à lui Josiane Dupont », nous ne pensons plus que la mort relève du mauvais vouloir de Dieu.

De la même façon, nous n'irons plus imaginer que Dieu choisit en sa grande libéralité de prédestiner certains à être pauvres, d'autres riches (*L'Éternel appauvrit et il enrichit, Il abaisse et il élève*) car nous aurions hérité d'une sorte de mauvais karma. Nous ne dirions plus avec Sainte-Thérèse de l'enfant Jésus « plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera ».

Nous avons édulcoré la sainteté de Dieu en assumant son impuissance, pour ne pas rester avec des questions comme : mais s'il peut tout, pourquoi ce juste est-il mort trop jeune ? Pourquoi tant d'injustes vieillissent-ils paisiblement, pourquoi Dieu fait-il « lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes » ? (Matthieu 5, 45). Les théologies modernes ont essayé d'insister sur un Dieu qui retiendrait volontairement sa puissance pour respecter la liberté humaine, dont la puissance résiderait dans sa faiblesse.

Jean Calvin quant à lui préservera farouchement cette croyance en l'omnipotence absolue de Dieu : " *Posons le cas qu'un marchand, étant entré dans une forêt avec bonne et sûre compagnie, s'égaré et tombe en une briganderie où les voleurs lui coupent la gorge. Sa mort n'était point seulement prévue par Dieu, mais était décrétée en son vouloir* ". (*Institution de la Religion chrétienne I,16,9*).

## **Croire à l'impossible**

Peut-être ne faut-il pas vouloir résoudre cette tension. Car là n'est pas l'enjeu. Ce qui compte ce n'est tant ce que Dieu fait ou ne fait pas, car il n'est pas à notre portée de lire en ses pensées de Dieu, d'avoir un discours clôt sur lui. Dieu, comme les textes bibliques qui témoignent de lui, demeureront toujours plus grands que nous.

Ce qui est à notre portée peut-être c'est de *discerner sa volonté pour nous*. Cette volonté de ne jamais laisser les situations injustes s'installer et surtout ne jamais être légitimées. Ce qui est à notre portée c'est de croire en l'impossible, et de prier ce Dieu qui peut l'impossible, d'« espérer contre toute espérance » comme Abraham (Romains 4, 18).

C'est ainsi que Sören Kierkegaard écrira :

*« Lorsque, dans le récit de la Genèse, Dieu fit à Abraham la promesse d'une descendance, il n'y avait à vues humaines aucune chance pour que cela s'accomplisse. Sarah, sa femme, était vieille et stérile, et lui-même avancé en âge. Croire en la promesse d'une descendance était déraisonnable, littéralement absurde. C'est pourtant ce que fit Abraham, lui qui « laissa sa raison terrestre et prit avec lui la foi ». Et cela en dépit du fait que la promesse tardait à s'accomplir : « Le temps passa, l'espérance devint absurde, Abraham crut. » Il crut, alors qu'aucune raison valable de croire ne subsistait. Or, si « celui qui crut en Dieu fut le plus grand de tous », poursuit Kierkegaard, c'est en tant qu'il fut « celui qui voulut attendre l'impossible ».*

## **Espérer contre toute espérance**

« Attendre l'impossible », l'expression dit bien ce qu'elle veut dire. Elle reflète l'abîme qui sépare les possibilités humaines des possibilités divines. Pour l'homme, n'est possible que ce qui cadre avec sa représentation du monde, avec ses expériences, ses impressions ou ses idées. Mais le possible de Dieu dépasse infiniment celui de l'homme. Ce qui est impossible pour l'homme, ce qu'il ne peut envisager, c'est cela même que Dieu rend possible. En d'autres termes, là où l'homme avec sa raison ne voit qu'un mur, une impasse, le croyant a la folie de croire et d'espérer, alors même que rien de tangible ne vient étayer sa certitude.

Qu'est-ce qui peut pousser un être humain à ne pas se résigner à sa situation présente, mais à croire malgré tout qu'un avenir est possible ? Ce que Kierkegaard affirme en faisant l'éloge d'Abraham, c'est le triomphe de l'espérance sur la fatalité. L'existence, aussi bien personnelle que collective, n'est pas un destin.

C'est aussi cela, le saut de la foi : non pas croire ce que l'on voit, mais croire ce que l'on ne voit pas (Romains 8, 24-25). Il écrira enfin dans *La maladie*

à la mort (1849), que « Dieu, c'est le fait que tout est possible, ou le fait que tout est possible à Dieu ».

On pourrait entendre Elie Wiesel aussi :

Il citait souvent la parole de rabbin Nahman de Braslav : « Il n'y a de foi entière qu'une foi brisée. » Dans une interview au Monde, il confessait : « Pour moi, le problème n'est pas la non-existence de Dieu, mais justement l'existence de Dieu. Si Dieu n'existe pas, alors il n'y a plus de question. Je suis parfois pour Dieu, souvent contre Dieu, mais jamais sans lui. » Entre la foi de l'enfant qu'il était et l'athéisme de ses bourreaux, il a choisi la première. Parce que dans les ghettos, il y a eu des mariages et des circoncisions, parce qu'il y a eu des épousailles et des promesses dans les camps, ne pas revendiquer l'espérance serait mentir à ces martyrs.

Espérer contre toute espérance, avec Abraham, avec Saraï, avec Rachel, Anne, Elisabeth, Marie, Elie Wiesel. Pourquoi pas avec cette formule de Mark Twain : "Ils ne savaient pas c'était impossible alors ils l'ont fait".

Croire dans les failles du mur, dans les tombeaux ouverts, que Dieu peut créer du néant, il ne crée peut-être par définition que du néant. Du néant du chaos initial, des corps dits stériles ou vierges, des situations que nous pensons perdues et sans espoir. Il est « le Dieu qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (*Romains 4,17*), le Dieu qui entend les prières de ceux qui désespèrent de l'homme, de la marche du monde et d'eux-mêmes et qui n'ont plus que la prière pour pleurer.

Je n'y crois pas à tout cela, c'est impossible.

Et pourtant si je devais choisir entre la vision d'un monde fermé, fatalisé, sans espérance, sans lendemain inattendu, et celle d'un Dieu qui peut réveiller les cœurs morts, les espoirs déçus, renverser les situations établies, mettre à bas les pouvoirs injustes, avec l'aide de Dieu qui vient au secours de mon manque de foi, je crois que j'ai envie d'y croire.

Comme l'écrira le théologien suisse Robert Martin-Achard : « *En dépit du désespoir, espérer. De la haine, aimer. De l'infidélité, croire. Des ténèbres, croire à la lumière. En dépit du laid, voir la beauté. En dépit de la souffrance, croire à la joie. Du chaos, croire à l'harmonie. De l'absurde, croire au sens. En dépit de la mort, croire à la vie. Du temps, croire à l'éternité. Du fini, croire à l'infini. En dépit de soi, croire à l'autre. De la folie humaine, croire à la sagesse divine. En dépit de la sagesse de l'homme, croire à la folie de Dieu* ».